

Zeitschrift: Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse =
Gazetta militare svizzera

Band: 76=96 (1930)

Heft: 3

Artikel: En patrouille dans le dos de l'ennemi

Autor: Ly.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-9094>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Nachr. Offiziere, welche bei starker Beanspruchung in ihrer Leistungsfähigkeit beeinträchtigt werden, nehmen mit Vorteil Kola (kein Surrogat) zu sich. Es ist unrichtig, aus falschem Stolz auf ein solches Mittel zu verzichten, Kola vertilgen ist weniger schlimm als zur unrichtigen Zeit schlafen.

Bei Nacht empfangene Meldungen und Befehle sollen stets stehend gelesen werden. Sonst passiert es, daß man sie liest und gleich darauf nichts mehr davon weiß. Notwendige Anordnungen stets sofort treffen, legt man Meldungen beiseite, um sie später zu erledigen, dann kann es vorkommen, daß man in erschöpftem Zustand den zeitlich richtigen Moment verpaßt.

Ich möchte meine Ausführungen nicht schließen, ohne dem Wunsche um gute Aufnahme meiner kleinen Arbeit Ausdruck verliehen zu haben. Sie erhebt keinen Anspruch auf Lückenlosigkeit. Wenn ich mit derselben jedoch erreiche, daß meine Kameraden vom Nachrichtendienst Freude an ihrer Spezial-Aufgabe bekommen und sich derselben mit voller Hingabe widmen, dann freut es mich.

En patrouille dans le dos de l'ennemi.

Nous avons quitté la patrouille du Vigier au moment où un petit bois protecteur venait de lui permettre d'échapper aux balles et aux cavaliers ennemis. Parvenu à l'autre lisière, on aperçoit, signe de retraite, un bataillon qui se dirige vers le N. Des cyclistes forment arrière-garde. Laissant souffler les chevaux, du Vigier sort sa carte.

A 800 m. au NW: un massif boisé qui mesure 6 km. de large et 2 en profondeur, c'est le Bois de la Montagne. Mais pour l'atteindre, il faut, comme tout à l'heure, franchir une route et un espace découvert. La route est masquée par une crête, à 150 m. de la lisière. Le margis est envoyé en éclaireur. A peine a-t-il atteint la crête qu'il fait volte face et arrive à couvert, au moment où une ligne de tirailleurs, précédée d'un officier revolver au poing, débouche sur la crête et suit ses traces. Va-t-on être pris entre deux feux? capturé?

Les tirailleurs semblent n'avoir rien vu. Ils ne sont plus qu'à 60 pas. Alors du Vigier se décide: Chargez! . . . L'abordage est si rapide que les grandes lattes des cuirassiers s'abattent sur les tirailleurs avant que ces derniers n'aient eu le temps de soulever leur arme. Mais au moment où, à mi-chemin, on franchit en deux bonds la route, les balles pleuvent de l'arrière et de la gauche, où se montrent des cyclistes. Brusquement un cuirassier boule avec son cheval, le margis est aussi atteint. En arrière, vers la droite émergent des cavaliers. Enfin, la lisière! On s'y engouffre. Les dents serrées, chacun galoppe sur les traces du lieutenant qui vient de trouver un sentier, puis un autre, tourne tantôt à droite, tantôt à gauche, pour faire perdre la piste.

Dans un épais fourré, la jument du margis s'est abattue, au milieu d'une mare de sang. Les autres cavaliers se laissent glisser à bas de leur cheval, haletants.

Du Vigier applique son paquet de pansement sur la cuisse du margis, transpercée de part en part. En moins d'une heure il vient de perdre ses deux gradés et un homme.

Tristement on s'éloigne du margis, étendu sur une couverture. Par bonheur on découvre une ferme. Avec circonspection on s'en approche. Gourmettes défaites, les chevaux boivent. La fermière promet de se mettre à la recherche du blessé. Vivement on regagne le bois, tout juste pour voir apparaître sur la route, à quelques centaines de mètres, un groupe de cavaliers, lance basse. C'est la pointe d'une brigade de cavalerie, panachée de batteries à cheval, qui dans un ordre parfait s'écoule vers le S. Pas une patrouille sur le flanc . . . heureusement! A 11 30, le dernier escadron a disparu. Indice précieux: donc l'ennemi ne bat pas en retraite. On atteint bientôt la lisière N. du bois. Pied à terre. Orientation.

Au N., tout près, le village de Caisnes d'où venait la Br. A 800 m. de là, au NW. le grand bois de Carlepont¹⁾ qui s'étend jusqu'à l'Oise. Mais auparavant, de nouveau: terrain découvert et chaussée importante.

En selle! Au risque de se trouver face à face avec des Allemands, on pénètre au trot dans le village que l'on traverse, sans mot dire, devant les paysans stupéfaits. Puis c'est au galop que l'on franchit la route, entre deux cyclistes et une auto sanitaire. La patrouille atteint le bois avec les premières balles.

Pour la première fois on ressent une impression de sécurité, de détente. Hommes et chevaux mangent à belles dents. Du Vigier réfléchit: les incidents de la matinée l'ont écarté de l'axe de marche prescrit. Il en est à 20 km. vers l'W. Il va chercher à s'en rapprocher, mais par le N. de l'Oise, probablement moins garni de troupes et qu'il connaît bien, pour avoir été en garnison à Noyon. Il sait que la crête boisée qui longe l'Oise au N. fournit d'excellentes vues sur la chaussée qui, de Noyon, se dirige insensiblement vers le NE., par Chauny (son but primitif) et, à 10 km. au delà, Tergnier, importante bifurcation. Ce qu'on attend de lui? Evidemment pas de renseigner sur les troupes au contact, mais sur les troupes de seconde ligne et les réserves. C'est donc bien là qu'il faut aller. Il y va.

A 13.00 heures, à cheval! Une heure plus tard, on débouche à 800 m. de Pontoise, près d'un moulin. Un jeune homme qui rentre de Noyon donne de précieux renseignements: en ville même, peu de troupes, mais des forces allemandes considérables y ont passé, se dirigeant non pas vers l'arrière, mais vers la ligne de bataille. Franchir l'Oise? Impossible: tous les ponts sont détruits ou fortement gardés. A moins que, peut-être, plus à l'E., vers Brétigny (7 km) . . . ?

¹⁾ Le croquis porte par erreur Carlemont.

On s'y rend, mais au moment où les 5 cavaliers vont franchir la chaussée qui, de Noyon conduit vers le S.E. par Pontoise, un nombreux convoi la suit. Quelques coups de feu accompagnent les cuirassiers dans leur retraite. Ils assistent alors à un interminable défilé: convois et détachements se succèdent à si peu de distance que du Vigier se décide à attendre la nuit. Dès 17 30, on mange et on se repose.

A la nuit sombre, en route! Silence impressionnant. Plus de convois, mais quelques barrières en fil de fer qu'il faut abattre à coups de bottes. Au moment où l'on atteint la chaussée, un cycliste allemand vient à toute vitesse se jeter dans les jambes des chevaux. On le relève larmoyant . . . il est marié, il a des enfants! Quand il s'aperçoit qu'on ne fait que lui enlever son arme et ses munitions, il raconte tout ce qu'il sait. On l'emmène « Il pourra être utile en cas de rencontre fâcheuse, barricade ou patrouille. . . . On lui fera répondre aux sommations et donner le mot (de passe). Cela donnera les quelques secondes nécessaires pour s'éclipser ». Ce précieux otage permet de suivre la route: on gagne du temps et les chevaux se fatiguent moins. Le prisonnier a du reste déclaré que, de nuit, l'ennemi se borne à garder les villages, sans envoyer de patrouilles.

Vers 22 00 heures on parvient à Brétigny. Le pont n'est pas gardé, mais infranchissable. Le maire servant de guide, on revient deux bons kilomètres en arrière, jusqu'au gué de Pont-à-la-Fosse.

La rivière, grossie par les pluies, a inondé les berges. Les chevaux qui s'enlizent refusent d'avancer. Un paysan va chercher une barque sur laquelle on place les paquetages et les hommes. Deux cuirassiers traversent. Pourront-ils aborder? « Ne rien voir . . . ne rien entendre . . . ne rien savoir . . . attendre là, grelottant dans le vent, les jambes enfoncées dans la vase, n'ayant plus avec soi que la moitié de ses hommes, des chevaux dessellés et un prisonnier transi de froid et de peur! » Mais du Vigier a du cran. Il n'est du reste pas au bout de ses épreuves. Le dernier cheval pénètre profondément dans la vase. On lui passe une corde à fourrage sous le ventre. Arc-boutés dans la boue et dans l'eau, quatre hommes ont réussi à retirer la jument de sa tombe mouvante, mais les membres raidis, elle se laisse périr.

Force est au lieutenant d'abandonner son ordonnance démontée qui rentre à Brétigny, pour revêtir des habits civils et tenter ainsi de gagner les lignes françaises. Il emmène avec lui le prisonnier qui s'est dépensé sans compter et ne sera relâché qu'au matin.

Que d'heures perdues! Nous sommes au 15 à 01 00 heures. Reste encore le canal de l'Oise à franchir. On y parvient, après avoir erré quelque temps, car on ne saurait songer à faire du feu pour lire la carte. Sans encombre, la patrouille franchit la chaussée Chauny-Noyon que parcourent des autos. Mais bientôt, nouvelle guigne: un cheval s'effondre dans un fossé. Après de vains efforts pour l'en sortir, le lieutenant décide de se rendre au village tout proche de Mondescourt. Dans une ferme isolée on trouve bon gîte et nourriture abondante.

A 0400 les hommes s'endorment d'un sommeil de plomb, tandis que les paysans vont à la recherche du cheval.

A 0800 réveil. Copieux déjeuner. Le temps est beau. On est de bonne humeur, mais les chevaux font peine à voir: efflanqués, tête basse, ils donnent l'impression d'être à bout. Pour les ménager, le lieutenant songe à suivre la route. Un incident lui fait renoncer à ce projet. Tandis qu'il observe à la jumelle, il reconnaît soudain des cuirassiers trottant vers Chauny. Mais une auto surgit, s'arrête et ouvre le feu: la patrouille no. 2 (ce doit être elle) n'a que le temps de gagner Mondescourt, avec un cheval visiblement touché.

Cette leçon est bonne, on restera sur la crête. A mi-chemin entre Chauny et Tergnier se place un épisode peu banal, pour ne pas dire providentiel. Alors que la jument retirée du fossé donne les signes d'un complet épuisement, on aperçoit sur la crête dominant Viry, une vedette allemande qui observe vers le S., du côté opposé à la patrouille. Son cheval qui s'est détaché, descend la pente en broutant. Bientôt la bête dresse la tête, elle a senti la patrouille. Du Vigier paye d'audace. « Il dissimule ses hommes derrière une meule et s'avance seul . . . sans quitter des yeux le factionnaire, il parle doucement à la monture de celui-ci dans cette langue spéciale que comprennent les chevaux de tous les pays. Le cheval s'est arrêté, les oreilles dressées, flairant la jument de l'intrus. Insensiblement, il s'approche et bientôt les deux chevaux nez contre nez, font connaissance. L'officier se penche, saisit les rênes . . . » Vivement on file, pour atteindre bientôt la cote 104 (NW. de Tergnier), terme de la reconnaissance. Peu avant, on a incorporé le cheval allemand dans la cavalerie française. L'autre jument suit, mais s'arrête bientôt épuisée au pied d'une crête.

Par deux jeunes gens du pays, fils de braconniers, du Vigier apprend une foule de renseignements importants. Il est clair que les Allemands sont décidés à tenir. La patrouille a rempli sa mission. Il n'y a plus qu'à rentrer, non sans s'être refait dans une ferme isolée. Il est 1500 heures. Le chemin du retour est sensiblement le même qu'à l'aller jusque vers les Hézettes (10 km. au N. de Mondescourt) qu'on atteint à nuit close. A trois ou quatre reprises on a essuyé du feu, sans dommage. Dans ce dernier hameau, un « Wer da ? » suivi de coups de fusil chasse la patrouille sur une colline boisée, vers le N. Des projecteurs d'auto fouillent le terrain. La pluie tombe à verse. Il faut attendre, les chevaux ne seraient pas capables de s'avancer à travers champs.

Vers 0100 heure (le 16) la pluie cesse et la lune donne un peu de clarté. On peut partir, mais que les cuirasses sont dangereuses! Vainement on erre de ci, de là, dans le bois, et l'on finit par échouer, vers 0300, dans une sablière. Les chevaux sont attachés à un pieu et l'on s'abat dans une espèce de hangar, terrassé par le sommeil.

Du Vigier tente de réfléchir, mais les idées se brouillent, il s'endort.

Au bout de 3 heures, un gai soleil jette tout le monde sur pied. Noyon (30 km. SW.) doit être aux mains des Français. La patrouille

va s'y rendre, mais à Guivry déjà les habitants la détrompent. C'est bien. Dans ce cas on va piquer sur Mondescourt (10 km. au S.) et repasser le gué de Pont de la Fosse.

A 0800, la ferme d'Héronval (1½ km. N. de Montescourt) est atteinte. Hommes et chevaux sont à jeun depuis 17 heures. On jouit de l'accueil empressé. On se gave. Un beau feu de sarments sèche vêtements et hommes. Sur ces entrefaites arrive le fermier qui les a hébergés la veille. Il renseigne: le gué? impossible, les Allemands sont sur leurs gardes.

Que faire? Se diriger franchement vers l'W., par les bois, puis se rabattre vers le S., par l'W. de Noyon et là chercher à franchir l'Oise, vers Pont l'Evêque.

En exécution de ce plan, la patrouille débouche bientôt sur une hauteur, à 5 km. NE. de Noyon, d'où, pendant quelques heures, elle va suivre des yeux la grande bataille engagée autour de cette ville. Au dessus des têtes, une saucisse, sujet d'étonnement, se balance au bout d'un treuil. Dans un élément de tranchée, abandonné par les Anglais, du Vigier trouve un imperméable kaki tout neuf. Une idée: masquer aussi la cuirasse de ses hommes. Un trou pour la tête dans le sac à avoine, deux trous pour les bras et ça y est.

Ce qu'il vient de voir et ce que lui apprennent des paysans (uhlands et cyc. allemands à sa recherche — Lassigny aux mains des Français) incitent du Vigier à modifier son itinéraire. On entame vers l'W. les 20 km. qui séparent la patrouille de cette ville et à 18 00 on atteint la chaussée qui de St. Quentin descend sur Noyon. Pas question de la traverser: des convois se dirigent vers la bataille. En attendant la nuit, on casse la croûte, puis on dort, jusqu'au moment où le guetteur annoncera quelle défilé des voitures a pris fin.

Mais c'est à peine s'il se ralentit à l'aube du 17. On gagne alors le N. pour traverser en un point où le bois borde la chaussée. De l'autre côté: Crisolles. A peine a-t-on le temps d'y toucher une miche dans une ferme isolée, que des cavaliers allemands surgissent à 500 ou 600 m. et prennent la chasse. L'état des chevaux ne permet ni de lutter de vitesse, ni de prendre à travers champs. On se lance sur un chemin longé à droite par un bois. Une ruse va les tirer de ce mauvais pas: du Vigier abandonne le chemin, tire à droite, une première fois, puis une seconde et revient sur ses pas. Du fond d'un fourré on entend le galop des Allemands qui s'éloigne vers le N. Avec quel plaisir! Car on a senti le frisson de la fin . . . celui de la faim aussi. Et l'on se partage la miche, encore sous le bras d'un cuirassier. Dès que les flancs des chevaux se sont un peu calmés, départ.

Les déguisements font merveille. Tout à l'heure, incapable de prendre une autre allure, on a passé au pas, à 400 m. de jumelles allemandes, sans donner l'éveil.

Un sous-officier de hussards en civil, seul survivant de sa patrouille, déconseille le S. et l'on se dirige sur Ecuville que l'on atteint peu après

1430. Tandis que, dans une maison isolée, les chevaux dévorent l'avoine, le propriétaire fournit d'importants renseignements. Il les tient d'un officier allemand bavard qui, la veille, a logé chez lui. Mieux encore, le secrétaire municipal a noté tous les numéros des R. qui, le 15, ont traversé direction Noyon.

Vers 1700, à la Potière, hameau à 5 km. N. de Lassigny, on apprend que les Allemands occupent cette ville. Force est de continuer vers l'W. et toujours plus, car chaque fois qu'on va descendre vers le S., les habitants déconseillent de le faire. Du Vigier a nettement l'impression que, depuis le matin, son itinéraire moule la droite allemande.

Au soir, on atteint Crapeaumesnil. Les chevaux refusent d'avancer. Par un hasard extraordinaire, le 9e R. cuirassiers, de passage il y a trois jours, a dû abandonner une jument atteinte de colique. Superbe bête, entièrement rétablie. On procède au troc. Bien réchauffé et repu, on s'étend sur la paille, derrière les chevaux. Non sans avoir, selon l'habitude, pratiqué une sortie dérobée sur la campagne, pour s'échapper en cas d'alerte.

Le 18 à 0500, réveil de bonne humeur. Les chevaux ont passé neuf heures à l'écurie. La marche vers l'W. est terminée: il ne reste plus que 5 km. jusqu'à la grande chaussée qu'on va suivre vers le S., jusqu'à Compiègne.

A Conchy, se déroule le dernier incident. Au sortir du village, on se jette sabre au clair sur une patrouille de hussards qui détale. Du Vigier, blessé au genou par la chute de son cheval qui dérape sur la route, échappe par miracle aux coups de carabine d'un ennemi démonté. On retourne au village, mais les hussards vont bientôt revenir en force. Va-t-on échouer si près du but?

Du Vigier ordonne de se vêtir en civil et d'enfourer tout le fournement. A l'instant même où l'on va tenter d'atteindre Compiègne, à pied, surgit un peloton du 8e hussards français. On se rééquipe. En bicyclette d'abord, sur un cheval allemand ensuite, du Vigier regagne sous cette escorte les lignes françaises. Une heure plus tard, il s'annonce au Cdt. 3. Div. cav. et à 1500 file en auto vers le général Mounoury, cdt. 6e armée.

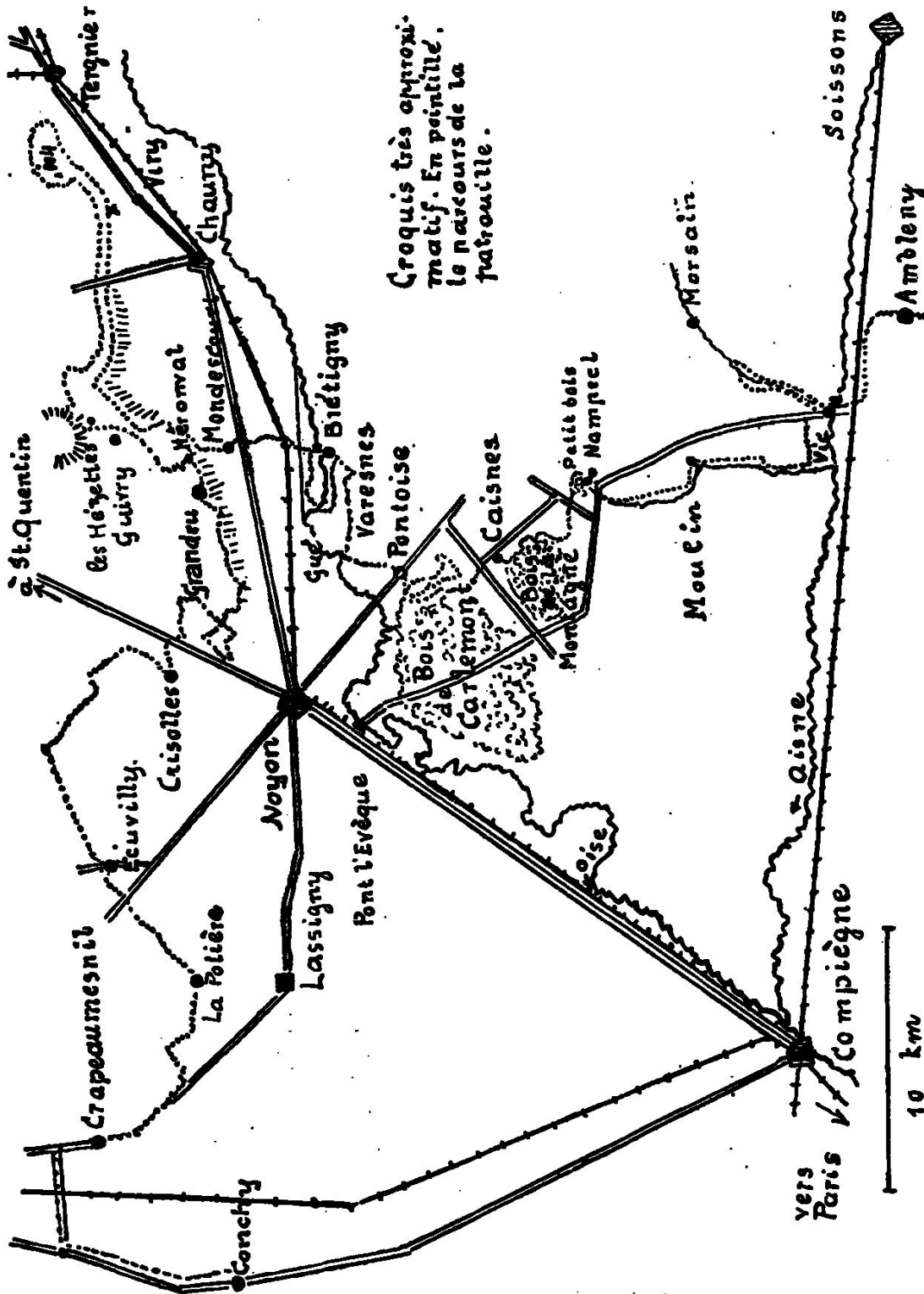
Ajoutons que, des quatre cuirassiers abandonnés en cours de route, un seul, le premier, put regagner les lignes françaises. Les trois autres, prisonniers des Allemands, furent relâchés en 1918.

* * *

La guerre de chasse prévue à l'article 3 du S. C. entre dans la période des essais. Il reste à la mettre au point. La patrouille du Vigier, opérant en pays ami, dans le dos de l'ennemi, peut être une contribution intéressante à son étude. On objectera que les hommes étaient montés et que leur recrutement n'avait rien de local. Possible, encore que nous ne soyons pas fixés sur ce point. En outre, le 9e R. de cuirassiers ayant tenu garnison à Noyon, la partie la plus difficile du parcours devait

être familière, sinon aux hommes, du moins à l'officier. On peut aussi se demander si une patrouille d'infanterie eut mieux réussi ?

Ces réflexions et beaucoup d'autres se seront imposées au lecteur attentif.



Les mesures de prudence n'auront pas passé inaperçues: orientation soignée et à longue échéance, dans un couvert, avant chaque bond, choix de fermes isolées pour les haltes, aménagement de sorties dérobées, guet par les habitants tandis que les hommes se reposent, bords de forêt en forêt, de crête en crête, usage de vêtements civils, enfouissement des effets militaires, etc.

Les renseignements fournis par les habitants, bien que très généraux furent utiles. Ils l'eussent été encore bien plus si, orientés sur l'importance de leur collaboration, les civils — tel le secrétaire du maire — avaient noté le numéro des unités.

L'utilisation du prisonnier et la réussite de la ruse classique du retour sur ses pas, dans la poursuite, doivent être retenus.

La circulation intense des convois, à l'arrière, aura d'autant plus frappé qu'en 1914 les besoins étaient loin d'atteindre ceux d'aujourd'hui. C'est bien là le défaut de la cuirasse des armées modernes, encombrées de matériel. C'est là qu'il faut frapper. Nos éclaireurs n'y manqueront pas. Se représente-t-on l'effet de leurs armes automatiques sur ces autos qui circulent de nuit, tous phares allumés, sur ces bat. et Br. cav. qui défilent de jour, sans sûreté sur leurs flancs?

Traverser une route de grande circulation n'offrira pas, dans notre pays contourné, les mêmes difficultés qu'ailleurs. Cependant nos éclaireurs ne sauraient négliger ce point.

Terminons sur cette remarque: l'étude de l'odyssée de ces quelques cavaliers français met en pleine lumière la justesse des principes émis par notre S. C. aux chiffres 169 à 172. Le chef d'une patrouille en est l'âme. Le sous-lieutenant Touzet du Vigier nous apparaît comme le type du patrouilleur joignant l'intelligence prudente à l'audace. Bien pénétré de sa mission, qu'il ne perd jamais de vue, il s'y donne tout entier. Notre récit, forcément bref, n'a fait qu'effleurer ses états d'âme, mais la somme et la complexité des problèmes qu'il dût résoudre, malgré la simplicité de la mission, l'énergie dont il fit preuve, jusqu'au bout, malgré la fatigue croissante, n'auront échappé à personne. Mettez un autre à sa place . . . non, concluons: la réussite d'une patrouille dépend du choix de son chef.

Ly.

Artilleristische Aufsätze.

Taktische Fragen und Ausbildung.

a) Im Aufsatz „Die Artillerie der Vorhut“ versuchte ich die Notwendigkeit zu begründen, im allgemeinen dem Vorhutbataillon eine Begleitbatterie oder Teile davon zu unterstellen. Sicher verfügt ein Feind über schwerere Infanteriemittel als wir und über Begleitartillerie oder Infanteriebatterien. Solchen Kampfmitteln gegenüber ist ein offensives Begegnungsgefecht unseren Vorhuten ohne Kanonen schwer